

quitté Versailles ce matin, pour aller passer une revue à Villiers et de là aller roucher à Ferrière, dans la propriété de M. de Rothschild.

C'est ce matin à dix heures que les autorités prussiennes ont recommencé la remise de nos forts.

L'évacuation complète de Versailles est fixée à samedi prochain. Mais le grand parc d'artillerie de Villacoublay ne sera évacué que huit jours après.

Hier à l'Académie des sciences, M. Henri Saint-Claire Deville a lu une note très importante dans laquelle il proposait à l'Académie « d'admettre à l'ordre du jour de ses séances les grandes questions de développement et de l'enseignement de la science en France et toutes les questions d'intérêt général qui concernent la science et les savants. » Après une intéressante discussion, l'Académie a décidé que la proposition serait discutée en comité secret lundi prochain.

A la garde nationale de Paris

ORDRE

Le président du conseil des ministres, chef du pouvoir exécutif de la République française, vient de me confier le commandement supérieur de la garde nationale de la Seine. Je sens tout le prix d'un tel honneur. Il m'impose de grands devoirs.

Le premier de tous est d'assurer le maintien de l'ordre et le respect des lois et de la propriété.

Pour réussir, j'ai besoin du concours de tous les bons citoyens. Je fais donc appel au patriotisme de la garde nationale et de tous ses officiers.

Pendant le siège de Paris, elle a partagé avec l'armée la gloire et les périls de la défense.

C'est à elle, dans les douloureuses circonstances que nous traversons, à donner l'exemple des vertus civiques et à moi de la diriger dans ces nobles efforts.

Ma règle de conduite sera la justice, le respect des droits acquis et de tous les services rendus.

Il est nécessaire que le travail répare le plus tôt possible les malheurs de la guerre. L'ordre seul peut nous ramener à la prospérité.

J'ai la ferme volonté de réprimer avec énergie tout ce qui pourrait porter atteinte à la tranquillité de la cité.

Le général commandant supérieur des gardes nationales de la Seine D'ARELLES.

INFORMATIONS ET NOUVELLES

Extrait du Journal officiel de Paris, du 8 mai 1871.

M. E. Picard est allé hier à Versailles.

On écrit que ce voyage avait pour objet l'évacuation de Versailles par les troupes allemandes, et les préparatifs à faire pour la prochaine installation de l'Assemblée nationale.

Nous croyons savoir toutefois que Versailles ne sera complètement évacué par les Allemands que le 20 au 22 de ce mois.

En attendant, l'administration française reprend possession des préfectures et sous-préfectures du département de Seine-et-Oise.

Le général de Neveu, commandant la province d'Alger, est mort il y a quelques jours.

Depuis ce matin, on voit défiler sur les quais les troupes de toutes armes envoyées par l'armée de la Loire pour former la nouvelle garnison de Paris.

— De quel pays ?

— Eh ! puisque je m'appelle Alban, je suis natif du Bausset, à trois lieues de Toulon. Vous devez savoir, capitaine, que saint Alban est le patron du Bausset.

— Voilà justement ce que j'ignorais, dit Surcouf en riant : eh bien, Alban Révest, raconte-moi tes aventures en deux mots.

— Capitaine, j'ai fait le tour du monde avec le *Solide*, capitaine Marchand.

— Un très-bon marin, interrompit Surcouf.

— Oui, mais ce très-bon marin nous jura tous, une belle nuit, à la dame de cœur, dans un tripot de l'île de France; il joua le navire qui appartenait à M. Elisée Baux, de Marseille; il joua les pelletteries de la cargaison, la caisse et l'argent comptable, et nous tous pardessus le marché. En nous réveillant, on nous annonça que notre capitaine nous avait tous perdus au *reversis*, à deux *quinolas*. Faut-il être bête !

— Faut-il être bête ! comprenez-vous qu'on puisse perdre le *Solide* et sa cargaison au *reversis* ? De six heures du soir à six heures du matin, on lui avait forcé tous ses *quinolas*, toutes ses dames de cœur ! il est vrai de dire aussi qu'on lui avait fait voir le soleil à minuit. Il y avait là trois compères qui avaient de la glu au bout des doigts. Bref, le pauvre capitaine Marchand se brûla la cervelle et ne paya pas.

— Je sais toute cette histoire, interrompit Surcouf en riant.

— Ah ! capitaine, vous auriez dû me

Hier, l'empereur Guillaume a quitté Versailles pour se rendre à Rouen, où il doit, aujourd'hui, passer en revue le corps d'armée du général von Goeben.

De Rouen, le nouvel empereur retournera directement en Allemagne, en passant par Amiens.

Un dernier départ de malades et de blessés a eu lieu hier soir de Paris, à six heures, par le chemin de fer du Nord. La compagnie, s'intéressant particulièrement à ces voyageurs convalescents, avait délégué un de ses inspecteurs pour accompagner le train jusque dans le Pas-de-Calais.

C'est à l'hôtel de ville de Bruxelles que doivent se réunir les plénipotentiaires désignés pour rédiger le texte définitif du traité de paix entre la France et l'Allemagne. Les autorités municipales de la capitale de la Belgique font de grands préparatifs pour les recevoir.

Le grand maître de la police prussienne, attaché au quartier-général du roi Guillaume à Versailles, est venu passer une après-midi, l'un de ces jours derniers, à Paris.

Une marchande de journaux de Versailles, en train de s'approvisionner dans la rue du Croissant, fut parfaitement reconnue au moment où il faisait emplette de toutes les collections d'images et de caricatures politiques déclassées sous le crayon de Gill, de Dranner, et autres, pendant le siège de Paris.

Nous en avons quelques unes que le dévoué serviteur sera bien embarrassé de montrer à son seigneur et maître.

Depuis hier matin, des écrivains en tête vernie, sur lesquels on lit : ROUTE DE LA REVANCHE, ont été appliqués en différents endroits de la rue qui porte la dénomination de rue d'Allemagne (rue qui va du canal à la porte de Pantin).

Ce sont des gardes nationaux qui ont opéré cette substitution dans la dénomination donnée à la voie qui conduit en Allemagne, et par laquelle nos armées victorieuses rentrent dans Paris après la campagne de Prusse et de Pologne, en 1806 et 1807.

Nos environs ont vu pendant le siège des patriotes nombreux dont les actes héroïques arrivent peu à peu à notre connaissance. Un jour, à Bougival, les Prussiens avaient arrêté sous diverses accusations trois habitants, un nommé Martin, le docteur du Burg, et un autre dont nous regrettons de ne pas savoir le nom.

Martin avait coupé les fils télégraphiques, et, jugé sommairement, il avait pour ce fait, été condamné à mort.

Mais les Prussiens espéraient obtenir une rançon pour ces prisonniers; ils les amenèrent sur la place du village, et, après avoir réuni tous les habitants du village, ils demandèrent 10,000 francs pour laisser la vie sauve à Martin.

Les Bougivalois se réunirent, lorsque les Prussiens les appelèrent, leur dit d'une voix ferme :

— Ce n'est pas la peine de tant discuter. Si vous payez, je recommencerai demain. Et on le fusilla séance tenante.

Le docteur du Burg et son autre compagnon furent envoyés en Allemagne, où ils sont restés prisonniers jusqu'à ce jour.

Les nationaux allemands ne rentreront pas de sitôt dans leurs anciennes habitudes parisiennes. Malheur à ceux qui cherchent à rouvrir boutique pour nous exploiter et nous espionner, alors que nos armes ne sont pas encore séchées.

L'un d'eux M. M... etz qui tenait le café de l'Étoile du Nord, boulevard Denain, en face la station des omnibus, avait disparu au moment de la guerre.

Hier matin, les volets s'ouvrirent et M. M... s'installa à sa boutique comme auparavant. Mais il avait eu le soin de surmonter la porte d'entrée du pavillon américain.

Il fut reconnu par des mobiles et, conduit immédiatement devant le commissaire de police, il prétendit qu'il était sujet étranger ayant habité l'Amérique pendant de longues années.

le dire; j'ai besoin d'économiser la parole. M. Masse, le second, prit le commandement du *Solide*. Je n'aimais pas M. Masse, moi; c'était un brave homme, mais très-dur au matelot. Je lui mis la part en main, et il me débarqua à l'amiable.

Depuis lors j'ai fait toutes sortes de métiers toujours honnêtes ! Je suis du Bausset j'ai couru la côte, j'ai fait le petit cabotage au Coromandel; j'ai servi à bord du *Malouin*, un faucux corsaire, celui-là, sans vous offenser ! puis le bon Dieu m'a puni. J'ai quitté la course pour faire un peu de traite. Nous avons tous péri corps et bien, il y a six mois, du côté de Timor, avec mon négrier les *Trois Sœurs*. Quand je dis tous, je me trompe; je n'ai pas péri, moi. Je me suis sauvé à la nage comme un Gabian. Avez-vous encore un peu de rhum, camarades ?

— Servez donc du rhum à ce pauvre Alban ! dit Surcouf.

— Nous perdons beaucoup de temps à entendre des sornettes, dit le comte Raymond à l'oreille de Surcouf : si nous allions au fait !

— Soyez tranquille, répondit Surcouf; je connais les marins provençaux : il ne faut pas les arrêter. Si on leur coupe la parole, ils se taisent, et on ne peut plus leur arracher un mot, et justement le mot dont on a besoin.

Alban Révest, ayant bu un dernier verre de rhum, se remit à la disposition du capitaine.

Pendant ce temps, la population exaspérée enfonçait les portes, brisait les glaces, laissait couler les liquides et se retirait ensuite en laissant cette inscription à la craie.

PRUSSIS QUI A OSÉ REVENIR APRÈS LA CONCLUSION DE LA PAIX !

Le soir, des factionnaires veillaient pour empêcher que rien ne fût enlevé.

Toutes les nouvelles des campagnes environnantes s'accordent sur les dangers que les Prussiens ont partout laissés pour la salubrité publique.

Les puits, les pièces et les cours d'eau sont infectés d'immondices de tous genres, et surtout de viandes corrompues. Le cours de la Bièvre a même été arrêté par ces dégoûtants obstacles.

La générosité française avait dédaigné ce moyen de guerre.

L'ennemi a voulu sans doute nous le rappeler avant de faire retraite.

BELLEVILLE ET MONTMARTRE

On nous avait annoncé hier, dit le *Paris-Journal* du 8, que les gardes nationaux de Montmartre, fatigués enfin de la besogne stérile qu'ils se sont imposée, avaient évacué les buttes pendant la nuit.

Il n'en est rien. Le bataillon seulement a été changé. Avant-hier, c'était le 61e qui était de service; hier, c'était le 32e.

On aperçoit toujours sur le plateau la queue des canons, que le soleil fait étinceler, mais il n'y a plus de sentinelles à l'extrémité des rues qui avoisinent la place Saint-Pierre.

Peut-être a-t-on trouvé qu'il était trop fatiguant de rester des journées et des nuits entières l'arme au bras, ou peut-être le 32e est-il moins zélé que le 61e.

Le nombre des gardes a aussi quelque peu diminué.

Mais que veulent-ils ? que défendent-ils ? sur quoi veillent-ils ? Ils seraient bien embarrassés pour le dire. A chaque instant, ils croient qu'on vient les attaquer.

Ce qui les ennuie par-dessus tout, c'est l'arrivée des bataillons de Chanzy. Ils en parlent continuellement, les nuages au front.

Ils ignorent pour quelle raison on les a convoqués.

Ils obéissent à leurs chefs, qui, eux, n'obéissent à personne et ne redoutent qu'une chose, c'est de perdre leur place, leur autorité, leur popularité et leurs appointements.

Il y a deux jours ils se sont réunis pour nommer une sorte de commandant en chef, de roi des buttes.

Ils ont choisi un marin quelque peu naïf, qui s'est exprimé de se rendre à leurs désirs malgré l'étonnement que cette grandeur inopinée semblait lui causer.

Il s'est laissé hisser sur le pavois par vanité. Il n'aurait jamais été commandant sans cela.

Au pied des buttes, — singulier contraste avec ces apprêts de guerre, — est installé un établissement de chevaux de bois sur lesquels se balancent au son de la musique les jeunes filles et les enfants du quartier.

Quelques gardes auxquels le service laisse des loisirs ne dédaignent pas de partager cette innocente récréation.

Ils ne sont donc pas si terribles ! Autour de la place Saint-Pierre, des boutiques en plein air dans lesquelles on débite aux passants du vin ou de l'eau-de-vie, ainsi que des objets sans nom provenant sans doute de quelques pillages dans la banlieue.

Les seuls journaux qui se vendent sur la place sont le *Vengeur* et le *Cri du peuple*.

Jules Vallès est en odeur de sainteté dans l'arrondissement. On le regarde comme un prophète, une sorte de christ attaché au gibet par les clous de la réaction, une espèce de martyr rotissant sur les charbons ardents de la bourgeoisie.

La Villette et Belleville, quoique moins menaçants, — malgré les canons braqués au bout de la rue Plat, — donnent la main à Montmartre.

Les officiers de ces braves après l'heure rêvent de fonder une ligne centrale de la

— Connais-tu bien Timor ? demanda Surcouf.

— Je connais ce que j'en ai vu, très-peu; une caraque; un village de cages à poules, un fort qu'on renverserait avec une chiquenaude. C'est la capitale, cela. Elle entrerait dans la place de la fontaine au Bausset... Vous connaissez la place Je...

— Non, Alban, interrompit Surcouf; dis-moi, les pirates sont-ils nombreux sur ce point ?

— Mais, assez nombreux, capitaine... il y a deux cents hommes jeunes et armés.

— Deux cents ! remarqua Surcouf... c'est beaucoup... et armés.

— Jusqu'aux dents, comme des voleurs du bois de Cuges.

— Deux cents marouffes, dit le comte aymond, qu'on chasse comme de la valétaille en maraude !

— Oh ! non pas ! dit Surcouf, je les connais. Et s'adressant au marin provençal : — Tu n'étais pas seul prisonnier à Timor ?

— J'ai entendu parler d'un autre, répondit Alban.

— Sais-tu son nom ?

— Ah ! moi capitaine, je suis brouillé avec les noms... Croiriez-vous que j'ai oublié le nom du cousin de la Ciotat ?

— Cherche bien dans ta mémoire, Alban... Est-ce un Français ?

— Oui, capitaine; quant à cela, je puis affirmer que l'autre prisonnier est français.

gar nationale destinée à soutenir et à propager — au besoin à main armée — les idées républicaines et socialistes.

Ils se réunissent chaque jour dans ce but dans la salle du XV^e arrondissement, la salle Ragache, et dans la salle de la place de la Corderie, ayant pris le titre de *Circle des Etudes sociales*.

La Corderie et la salle Ragache tendent naturellement à fusionner ensemble, mais il faudrait pour cela mettre le pied sur bien des amours-propres froissés, et ces républicains-là sont chatouilleux dès qu'il s'agit de questions personnelles.

On essaye également d'attirer dans ces réunions des mobiles de province, que l'on exhorte à faire chez eux de la propagande républicaine et socialiste.

On leur promet de leur envoyer la-bas tous les journaux et les publications qu'éditent le « grand parti ».

La plupart des mobiles se sont montrés sourds à ces provocations, disant qu'ils savaient parfaitement ce qu'ils avaient à faire sans prendre le mot d'ordre de Paris.

Le quartier Mouffetard, bien qu'agité aussi paraît être en dehors de cette coterie, de la « grande ligue », comme on l'appelle. Il agit de son propre mouvement ou plutôt il n'agit pas mais il s'arme.

De temps en temps quelques compagnies vont se présenter à la prison de Sainte-Pélagie, le drapeau rouge en tête, puis ils se retirent sans faire plus de tapage.

On s'apercevra à peine de leur mise en armes, n'était le rappel qu'ils font battre de temps en temps même au milieu de la nuit, et qui empêche les voisins de dormir.

Dans la journée, cinq cents gardes nationaux à peu près se sont rendus en armes sur la place de la Concorde, au pied de la statue de Strasbourg.

Un colonel prend la parole pour déclarer que la statue de la courageuse ville doit rester à sa place, car l'Alsace ne peut être séparée à jamais de la France.

Puis un capitaine dit que tant que l'heure de la revanche n'aura pas sonné, les Allemands devront être exclus de la France et surtout de Paris.

Ces deux discours sont couverts d'applaudissements, puis la troupe se dirige, tambours et clairons en tête vers la place de la Bastille.

Là les manifestations vont toujours leur train.

Tout, du reste, s'y passe dans le plus grand ordre.

Seulement, comme le spectacle est toujours le même les badauds commencent à n'y plus prêter attention.

Les cris de : *Vive la République !* et même de *Vive la République sociale !* restent à peu près sans écho.

Quant aux discours, ils ne varient guère, et — cho-e remarquable — presque tous les orateurs ont l'accent marseillais; c'est peut-être parce que Gambetta, leur patron, est de Marseille.

DIX HEURES DU SOIR

Nous sommes allés faire un dernier tour, le soir, dans les parages de ces émeutes platoniques.

La foule augmente à chaque instant. L'on passe sans difficulté, pourvu que l'on soit revêtu d'un uniforme quelconque.

Un nombre assez considérable de chasseurs à pied et de mobiles, occupés les derrières de la barricade des Acacias.

On s'attend à une attaque. Tout le monde paraît résolu à la soutenir. Le nom de Vinoy est accolé à celui de Trochu, de la façon la plus désobligeante.

Les discours sont rares, mais il n'apparaît pas là de dans ce je ne sais quoi des gens disposés à entamer une lutte à outrance. Dans chaque groupe, les orateurs pacifiques sont entourés et écoutés de préférence.

— On nous a trompés, on nous trompe encore. Veillons au salut de la République ! Tel est le fond de chaque discours.

Rien de plus.

Si M. Jules Ferry passait par là, il verrait ce que son administration a donné de partisans à la défense nationale.

La nomination du général d'Aurelle de Paladines est commentée de diverses façons. Somme toute, on ne la désapprouve pas trop; mais on est préféré l'amiral Saisset.

— Noble ? ... un marquis ? ... un duc ? ...

— Tout juste ! c'est un noble... le... le comte...

— Est-ce le comte Despremonts ?

— C'est cela... je ne suis pas pardonnable d'avoir oublié ce nom. Il est écrit en grosses lettres dans le *Cafouche* où j'ai passé trois mois sur six. Despremonts, oui... avec un nom de femme à côté... il me semble que je les tisi mais je n'ai pas de mémoire pour les noms !

— Eh bien ! dit à voix basse le comte Raymond à Surcouf, qu'attendons-nous ?

— Ce qu'on attend toujours en mer ; un bon vent.

— La mer est calme comme un miroir dit Raymond.

— C'est son défaut, cher comte; vous n'avez pas appris la marine sur le canal de Versailles. Laissez-moi mener ma barque, et, si Dieu veut nous réussira.

Surcouf regarda le ciel et ajouta :

— Demain !

VIII

Surcouf avait donné au comte Raymond un conseil plein de sagesse.

— Je suis résolu, lui avait-il dit, à faire une descende chez les pirates de Timor; mais auparavant, la prudence veut que nous fassions une dernière

A la première barricade, M. Flourens — *Flourens redoublé* — reçoit de demi heure un demi-heure des rapports de divers côtés.

On parle de six batteries nouveau modèle et onze mitrailleurs, qui seraient au service de la république de Montmartre.

En somme, personne là-haut ne désire une bataille, et, si l'on sait s'y prendre, dans deux jours tout sera fini.

LE DÉPART DES ALLEMANDS

On écrit de Versailles :

Tout se prépare pour le départ des troupes allemandes, qui aura lieu probablement dans deux ou trois jours. Déjà les routes aboutissant à la ville présentent un aspect inusité : ce ne sont que charrettes, fiacres, chars-à-bancs, cabriolets, paniers à salades, voitures de louage, et véhicules de toute sorte, allant de ci et de là : les uns chargés d'officiers allemands et les autres d'effets mobiliers. C'est notre épargne qui s'en va; c'est notre bien que l'on emporte; c'est l'armée d'occupation qui commence son démantèlement.

Dans quelques villages avoisinant Versailles, le mouvement est plus grand encore. Aussi à Chaville, où sont les magasins d'approvisionnement du corps d'armée dont le quartier général est à Versailles, y a-t-il une animation extraordinaire et une continuelle agglomération de voitures de transport, qui vont et qui viennent du matin au soir. Le Petit-Chaville, lui, n'est qu'une immense casern; environ deux mille hussards ou fantassins y tiennent garnison. Jugez du bruit et du tumulte.

Beaucoup de petits cultivateurs sont restés à Chaville, et les propriétés de ceux-là ont été respectées; mais les maisons sans habitants, les propriétés abandonnées, ont été, par ordre, dit-on, mises littéralement à sac. L'habitation de M. Serre, propriétaire des glacières de Chaville et de Ville-d'Avray, a été l'objet d'une dévastation spéciale. On n'y a laissé que les quatre murs. Les dépendances ont été aussi profondément dévastées que possible.

A Vélizy, petit village situé à l'extrémité des bois de Meudon, sur le plateau que traverse à peu de distance la route de terre allant de Versailles à Choisy-le-Roi, les Prussiens avaient fourré une garnison de quinze cents hommes, quand le village ne compte que soixante feux. C'est vous dire qu'on était les uns sur les autres, à ce point qu'on avait été obligé de convertir l'église en lieu d'habitation; cent-cinquante Prussiens y couchaient. Les fonds baptismaux servant de récipient aux pommes de terre qu'on épluchait, et le maître-autel, débarrassé de son tabernacle, était devenu une table à manger. On ne célébrait les offices religieux dans cette église qu'après qu'elle aura été solennellement purifiée.

Là, le départ des Prussiens s'est effectué hier matin, et à l'heure où je vous écris, le dernier soldat étranger a disparu.

C'est la seconde fois, depuis cinquante-cinq ans, que Vélizy est occupé par les Prussiens. La première fois, en 1815, il fut le théâtre de scènes épouvantables que les rares survivants racontent avec un effroi que les années écoulées n'ont pas effacé.

Un matin, deux hussards de la mort, comme on les appelait, se présentèrent dans ce village, précédant un corps d'armée; mais ils arrivés aux premières maisons, ils tombèrent fondroyés. Un paysan, armé d'un fusil à deux coups, s'était emparé d'un débris de haie et les avait fusillés à bout portant.

Le reste se défilait. Le détachement ne tarda pas à arriver, et exerça sur les plus cruelles représailles. Tous les habitants furent égorgés, les maisons saquées, après quoi on mit le feu au village. On montre encore les poils d'une jeune femme se jeta de désespoir après avoir saisi les derniers outrages.

Aujourd'hui, fort heureusement, rien de semblable n'a eu lieu. Les Prussiens se sont bornés à fouiller les maisons, généralement désertes, ainsi que les cours, les jardins, les enclos; beaucoup de cachettes ont été découvertes. Les recherches de l'ennemi se sont étendues jusqu'au cimetière, où quatre cadavres enterrés cette année ont été mis à découvert.

tentative pour réclamer le comte Despremonts. Il faudra reprendre leur prisonnier de vive force, lorsque nous aurons perdu tout espoir de réussir pacifiquement. Nous agissons ainsi dans l'intérêt du comte mon ami. Si les pirates nous rendent leur prisonnier, je renonce à tirer vengeance d'une insulte, puisque l'erreur sera reconnue; s'ils refusent ou s'ils demandent une rançon nouvelle, oh ! alors, tous les conseils de prudence ne doivent plus être écoutés. On agira.

Quant à Surcouf, il prononça ces deux mots *on agira*, deux éclairs sortaient de ses yeux, et sa main semblait pétrir la foudre pour la faire mieux éclater.

Le comte Raymond accepta une seconde fois la mission périlleuse de négocier l'affaire avec les pirates. Il se rendit, avec le même interprète sur filot où se payaient les rançons; les signaux d'usage furent aborés, mais pas une pirouette ne prit la mer. On distinguait pourtant très-bien les pirates sur la côte basse de Timor; ils affectaient de garder une immobilité railleuse, qui ressemblait à une nouvelle insulte. Après deux heures d'attente, le comte, dissimulant son irritation devant le Malais et les deux rameurs, descendit dans le chaloupe et rejoignit Surcouf.

(La suite à un prochain numéro.)